

Un poème français de 1618 sur le Valais

NOTICE SUR L'AUTEUR

Au cours de recherches sur les voyageurs d'autrefois qui ont écrit sur le Valais, nous avons mis la main sur un ouvrage paru en 1618, qui renferme un long poème où il est beaucoup question de notre canton. C'est certainement le plus vieux document du genre, du moins de cette importance. Le poème comprend plus de 400 vers consacrés à la vallée du Rhône, à l'histoire et aux curiosités naturelles de notre pays. Ces vers fleurissent bon le vieux français, et, sans avoir un mérite littéraire particulier, se lisent fort agréablement.

Ils ont pour auteur un avocat au Parlement de Paris, Marc Lescarbot, qui, au début du XVII^e siècle, parcourut notre pays dans toute sa longueur, de la Furka à St-Maurice, et en fit une description aussi variée que pittoresque. Nous n'avons que peu de renseignements sur ce poète contemporain de Malherbe et de Mathurin Régnier. Par la truculence et l'archaïsme de la phrase, il tient essentiellement du second, qu'il est loin d'égaliser, du reste, le bon, l'excellent Mathurin Régnier restant inimitable. Nous savons tout au plus que Marc Lescarbot est né à Vervins (France) vers le milieu du XVI^e siècle, dans le temps où mouraient Marguerite de Navarre et Clément Marot, où paraissait le troisième livre de Gargantua, et qu'il trépassa à Paris en 1630.

Bien que reçu avocat au Parlement de Paris, il ne tarda pas à se désintéresser de sa profession, quitta le barreau et se fit littérateur et voyageur. Il passa un certain nombre d'années en Amérique, et contribua à la fondation des premiers établissements européens dans la Nouvelle-France (Canada). A son retour, il publia en 1609 un ouvrage et des vers sur le Canada alors français, qui connurent un certain succès. Nous le trouvons ensuite à Soleure, attaché à Pierre Jeannin de Castille, ambassadeur. En cette qualité, il visita diverses régions de la Suisse, s'intéressant particulièrement à l'histoire naturelle. Il vint en Valais en été 1612, par Urseren et la Furka. Ses impressions de voyage en Suisse parurent à Paris en 1618, avec privilège du Roi, comme il était d'usage, chez Adrien Perrier, rue saint Jacques, à l'enseigne du Compas d'or. Elles portent le titre compliqué que voici :

LE TABLEAU DE LA SUISSE

*Et autres alliez de la France ès hautes Allemagnes.
 Auquel sont descrites les singularités des Alpes,
 et rapportées les diverses alliances des Suisses :
 particulièrement celles qu'ils ont avec la
 France*

PAR MARC LESCARBOT ADVOCAT EN PARLEMENT

A Paris

Chez Adrian Perrier, rue S. Jacques, au Compas d'or

MDCXVIII

Avec Privilège du Roy

VALAIS

*Pour passer en Vallais, et la Fourche¹ franchir
 Souz laquelle cent fois je me suis veu flechir,
 Il faut qu'il se resoude à de facheuses peines
 Tant qu'il ayt r'encontré les premières fontaines
 D'où le Rhone a son nom. Or cette region
 Doit estre à tous humains en admiration
 Par son austérité du tout incomparable.
 Car dès le pied du mont une nege effroyable
 Occupe tout cela que l'œil peut contempler.
 Et si par accident on se laisse couler
 Dans quelque précipice, il faut là de la vie,
 Rendre à Dieu le depost. Mais j'ay l'âme ravie
 Quand par-fois, à part-moy, me vay representant
 Qu'estant à mi-chemin soufflant et haletant,
 Un rayon de Soleil dans les nûes sombreuses
 Me fit voir de ce mont les croupes orgueilleuses.
 J'à² j'estois bien avant dans le cercle de l'air,
 Et voyais dessous moy la nege en bas voler,
 Quand de quelques passants apperceumes la trace,
 Et quoy³ je recognus une celeste grace.
 A l'ayde de leurs pas nous parummes en fin
 Au bout de la carrière et plus facheux chemin.*

La Fourche de Vallais.

**Il negeoit à Ursere et
 non en l'ascendant du
 Mont.**

¹ Fourche du Valais, Furka.

² J'à, déjà.

³ Et quoy, en quoi.

Où rarement il pleut, ains¹ toujours les nuées
 Par le vent froidureux sont en neiges nuées.
 Et si par fois advient que quelque humidité
 Occupant le sommet de ce mont exalté,
 En aigieuse² liqueur cette nege reduise,
 Soudain cette liqueur en glace se deguise.
 Poetes qui feignés un Parnasse jumeau
 Et les Muses danser sur son double coupeau³,
 Amenez-les ici, c'est un lieu de plaisance,
 Où vous pourrez sans bruit bien faire votre danse,
 Et chanter sans mentir la Fourche de Vallais,
 Au lieu du mont Olympe, où jamais le balais
 D'Eole (ce dit-on) n'effleura la poussière
 Qui tient le plus haut lieu de sa cime dernière,
 Si⁴ qu'après cinquante ans peut estre retrouvé
 Ce que l'on aurait là dans le sable gravé.
 Mais je veux ce discours comme fable combattre
 Et faire ses auteurs de leur compte rabattre.
 Car si ce mont Olympe est élevé si haut
 Qu'il passe tous les vents, certainement il faut
 Qu'il soit environné d'une extreme froidure
 Que ne pourroit porter nostre humaine nature.
 Et ores⁵ qu'au sommet peust l'homme parvenir
 Et l'aspreté du froid vaillamment soustenir,
 Je leur demanderois comment se pourroit faire
 Qu'il ne rencontrast point quelque nege contraire
 Au chemin qu'il feroit, veu qu'en la region,
 Qui reçoit du Soleil la droite influxion,
 Tout le monde est d'accord que la nege est commune,
 Ainsi que par-deça sur le mont de la Lune,
 Et veu mesmes encor que ces montagnes cy,
 Et cent autres qui sont éloignées d'icy,
 Agitées des vents, sont couvertes sans cesse
 De glaçons immortels, où d'une nege epesse.
 Je reviens maintenant à mon dernier propos
 De la Fourche où j'estois à repos sans repos.
 Au bout de cinq cens pas on commence à descendre,
 Et du Rhone petit le gazouillis entendre.
 Rhone que tu verrois es chaleurs de l'Esté,
 Quand Phoebus dans les vaux a la nege ecarté
 Sortir non de la terre, ou d'une froide roche,
 Ny de quelque autre corps qui de ces deux approche,

Es hautes Alpes il ne
 pleut gueres ains tou-
 jours pluies sont ne-
 ges.

Fable du mont Olympe,
 Autres disent le mont
 Athos.

Sous le signe acqui-
 noxtiale.

Source du Rhone is-
 sans de dessous une
 montagne de glace.
 Les vieillards du país
 disent avoir veu la
 première source sortir
 de la terre; mais la
 glace croissant l'a cou-
 verte avec les autres.
 (Voir note à la fin
 du poème).

¹ Ains, mais.

² Aigieux, aigieuse, adjectif ancien, aujourd'hui aqueux. Brun de Long Borc, appelé Godefroy, écrit, au XIV^e siècle, des « umours aigouses » (humeurs aqueuses) pour signifier des larmes.

³ Coupeau, coupeau, sommet d'un coteau, d'une montagne. « Pour grimper au coupeau Du Parnasse François ». (Math, Regnier, Sat. II).

⁴ Si, de telle sorte que.

⁵ Ores, maintenant, à présent.

*Ains de dessous un mont en glaces amassé
 Depuis que le Deluge au monde a donné trêve,
 Qui, jusques à deux fois mille pas, il s'éleve.
 De là par mille sauts conduit jusques en bas,
 Après avoir admis d'eau vive un autre bras,
 Se pourmene en un val par demie journée
 Sans monstrier, comme après, sa course forcenée,
 Forcenée vrayment, car venant au dessous,
 Il tombe au païs bas d'un furieux courroux,
 Et passant bien souvent parmi les ardoisières
 Il acquiert la couleur de ces aspres perrières.
 Mais de ce païs cy, si quelqu'un veut sçavoir
 Le sit et la nature, et ses merveilles voir,
 C'est une longue, estroite et profonde vallée
 De deux extrémités de Nature mêlée,
 Car le plus haut Vallais est froid extremement,
 Le bas favorisé d'un bon tempérament.
 D'un et d'autre côté, les Alpes point ne cedent
 A celles qu'avons dit que les Grisons possèdent,
 Mais entre elles y a des vallons enlassés,
 Qui font que ce païs contient du peuple assés,
 Peuple libre, ayant droit de se choisir un Prince
 Qui est Comte et Prefect de toute la province.
 Or ce prince n'est pas de l'ordre politic,
 Ains il convient qu'il soit de 'Ecclesiastic,
 C'est le Prélat qu'on dit l'Evesque de Sion,
 Du grand Charles a) tenant cette dotation.
 Il est vray toutefois qu'un Evesque b) infidèle,
 Jadis du Savoyard soustenant la querelle,
 Fit que le peuple ayant ce Prince débouté,
 L'Evesque aussi perdit de son autorité,
 Et le peuple aujourd'huy cognoit de toute chose
 Qui regarde l'Estat ; le Prince ne dispose
 Rien souverainement, sinon qu'il peut donner
 Grace c) à celui qu'on veut au supplice mener.
 Or j'admire en ce peuple une liberté grande
 De n'avoir onq receu cette loy qui commande d)
 De r'accourcir les ans, quoy que les sept Dizains
 Dont il est composé se disent souverains,
 Et que si l'un d'iceux est à cela contraire,
 De pleine autorité l'autre le puisse faire,
 Je veux dire Sion, Sierre, Raronier,
 Luech, Viege, et Brig, et Conches le dernier e).
 Et comme le Grison est divers en langage, f)
 L'un parlant Alleman, et l'autre d'un ramage
 Composé de Latin, Italien, Germain,
 Ne faisant de ces trois un langage certain,
 Ceux-cy pareillement mîpartissent leur terre*

Pourquoi l'eau du Rhone tire sur le bleu.

Païs de Vallais.

a) Charlemagne donna à Saint Théodule evesque de Sion, la puissance temporelle.

b) Cet evesque fut Guerin au temps d'Amédée III, comte de Savoye, qui print à l'ayde de son frère Pierre les païs de Vaux, de Chablais, et le val d'Ost sur l'Empereur.

c) Non toutefois à celui qui auroit esté condamné par le Bailly du pays.

d) Les Vallaisans, quoy que Catholiques, n'ont receut le Calendrier gregorien.

e) Les sept dizains de Vallais.

f) Langage des Vallaisans et Grisons.

*En deux langages g), l'un qui jusques à Sierre
Fait valoir son credit, c'est celui des François,
Le langage Alleman fait l'autre contrepois.
Mais considere un peu la grande difference
Du haut et bas Vallais les mettant en balance !
Presques un jour durant ¹ (sic) le haut ne produit pas
Un seul arbre fruitier, mais bien des sapins bas.
Le bas Vallais produit tout ce que nostre vie
Requiert pour n'estre point de pauvreté suivie.
Il a le blé, le vin, et les arbres fruitiers
En France plus communs, et mesme des figiers,
Grenadiers, amandiers : le saffran tout de mesme
Y croit, et le melon, d'une bonté suprême.
Heureuse est en cecy la ville de Sion,
Laquelle en tous ces fruicts prend delectation.
Sion batie au pied d'une roche sublime
Sise au milieu du val, ayant dessus sa cime
Trois remarquables lieux, d'une part le chasteau
Du Comte Episcopal au senestre coupeau ²,
Plus haut un autre fort de plus rare hantise,
Mais à la droite git l'Episcopale Eglise
De la fondation d'un de nos plus grands Rois ³,
Qui premier establit dedans Rome ses loix.
Quand il est question d'un nouveau Prince elire,
Les Prestres par un droit octroyé de l'Empire,
Au peuple en nomment trois de leur ordre sacré,
Des trois le peuple elit cil ⁴ qui luy vient à gré.
Or de ces lieux icy que le val environne
Vous voyez de bien loin courir en bas le Rhone,
Et passant, arrouser au dehors le rocher,
Lequel il vient hatif d'un rude flot toucher.
Vous voyez vers le Nort les vignes relevées
Et curieusement d'eaux vives abbeuvées,
Au dessous de ces monts effroyables à voir.
Mais quel vin y produit cet Alpestre terroir ?
Ce n'est du vin d'Altorff, de Zurich, ou de Coyre,
C'est un vin r'enforcé, vin delectable à boire,
Qui se peut conserver quatre vingts et cent ans
Comme les astres vont les saisons disposant ⁵.
Et si le haut Vallais a de grands pasturages*

g) Merveilleuse difference d'entre le haut et le bas Vallais.

Sion.

Election de l'Evesque de Vallais.

Vignes arrousées par des conduits de fontaines.

J'y en ay ben de 72 ans.

¹ C'est-à-dire qu'on pouvait marcher tout un jour sans rencontrer d'arbres fruitiers.

² Soit sur le contrefort gauche, Majorie.

³ Allusion à la prétendue dotation de Charlemagne.

⁴ Cil, celui.

⁵ Suivant la qualité de la vendange, qui dépend des saisons.

Dont il tire beaucoup de beurres et fromages,
 Le bas Vallais n'est point de cela desgarni,
 Il est comme le haut de ces choses fourni.
 Voire¹, sa terre encor voulant a double usure
 Donner à son culteur le fruit de sa culture,
 Pour du segle y semé, luy produit du froment,
 Tant est en certains lieux fecond cet element.
 Mais (ô étrange cas) le haut Vallais moissonne
 Quand le bas a reçu tous les fruits de Pomone.
 Or si cette terre a ses singularitéz,
 Ses eaux semblablement ont leurs propriétés,
 Car celles qui du Nort coulent en la vallée
 Amaigrissent la terre et la font gravelée ;
 Mais celles du Midi les engraisent plustot,
 Et par un autre effect, en la part du Val d'Ost²,
 Les eaux font des tumeurs à la gorge contraire
 Au lieu que vers le Nort elles sont salutaires.
 Je n'auray jamais fait si je veux raconter
 Au long ce que l'on voit ce païs rapporter,
 Les animaux, les bains, les diverses minieres,
 Les merveilleux effects des profondes glaciers,
 Animaux, mines, bains et glaciers aussi
 Lesquels ès hautz Grisons ont mesme effect qu'icy.
 Es plus aspres rochers des Alpes se rencontre
 (Rarement toutefois) un animal qui monstre,
 Sous un poil gris avoir la semblance d'un bouc,
 Pour ce communément est appelé Staimbouc³.
 Nous le pourrons nommer autrement Capricorne,
 Ayant autant de nœuds que d'ans en chaque corne.
 Mais qui n'admèreroit la grande agilité
 Dont un tel animal par ces monts est porté,
 Soit quand il veut fuir quelque mortelle atteinte,
 Ou changer de séjour librement, ou par creinte !
 Un tourbillon de vent ne va plus promptement
 Qu'il fait, parmi ces rocs, d'un grand éloignement
 A un autre plus grand. Bref onq'il ne demeure
 Tant qu'il trouve où le bout de son ongle il asseure.
 Et qui le veut avoir faut qu'il l'aille chercher
 En lieux où l'on ne peut que l'œil approcher,
 Soit ou parmi la nege, ou l'éternelle glace,
 Ne pouvant le Staimbouc bien vivre en autre place.
 Car il a le sang chaud d'une telle façon

Terre rendant du froment pour du segle.

Difference des eaux.

Autrement Val d'Augst
Vallis Augusta.

Le Staimbouc ou Capricorne.

¹ Voire, Voyre, vraiment, vrai, sorte d'interjection.

² Dans la vallée d'Aoste ; les versants au Nord connaissaient moins cette infirmité.

³ Staimbouc. Capricorne, bouquetin.

Qu'on le tient précieux pour donner guérison,
 Et de l'homme eschauffé le sang caillé resoudre,
 Si dans un peu de vin on en hume la poudre,
 Le chamois n'est si rare, et souvent en troupeau
 Sautant legerement par les Alpes cornües
 Quand il veut du chasseur fuir les avenues.
 Mais admirons encore un petit animal
 Qui se trouve en ces monts sur le pendant du val
 (Marmotane est son nom, quasi Rat de montagne,
 Animal que se paist d'herbe feine et chastagne)
 Avoir l'entendement de juger qu'icy bas
 Tout par quelque contraire est sujet au trépas.
 Lors que pressé de faim, il veut aller en quête,
 Et son vivre chercher plus loin que sa retraite,
 L'un de la troupe sied sur un tertre guettant
 Pour le salut commun : s'il advient cependant
 Que d'en haut, ou d'en bas l'ennemi se presente,
 Il advertit les siens d'une voix suffisante
 Pour estre ouy de loin, ne cessant de japper
 Qu'il ne les ait tous veu leur tannière attrapper.
 Puis venant la saison que le froid nous resserre,
 C'est merveille de voir qu'ils dorment dans la terre,
 S'ex mois continuels, de ce lieu ne sortans,
 Que nous n'ayons senti la chaleur du Printemps.
 Or en ces animaux est encor admirable
 Que nature envers eux humaine et secourable
 Leur ait donné l'esprit de garnir leur tanniere
 Pour supporter l'effort d'une saison meurtrière.
 Car ce n'est point assez qu'eux mesmes de leurs dents,
 Ils se coupent du foin et le portent dedans,
 Mais l'un d'entre eux encor gisant à la renverse,
 Le chargent de ce foin et sans qu'il bouleverse
 Ainsi qu'un chariot le meinent au sejour
 Où ilz vont du Printemps attendre le retour.
 Dessus ces monts blanchis on cuideroit peut-estre,
 Qu'un oiseau ne pourroit trouver à se repaistre,
 Et que le plus altier est cil de Jupiter,
 Que l'on voit quelquefois ès Grisons emporter
 Dans son aire le choix d'un troupeau porte-laines,
 Et qu'après ce seroit ceux qui dedans noz plaines
 Sous la scavante main d'un Fauconnier appris
 Volent tantot la Caille et tantot la Perdris.
 Mais il n'est pas ainsi, car sous la nege mesme
 Il y en a qui sont d'une chaleur extreme,
 Et fondent (ce dit-on) la nege sous leur flanc,
 Ressemblans aux Perdris, mais leur plumage est blanc,
 Et grisat en Esté par l'object de la terre
 Que cette mousseuse eau ne retient plus en serre.

De chamois

La Marmote ou Marmotane.

L'Aigle.

Perdris blanche

*Ce sont les Lievrepieds du Grec et du Romain
Lesquels ils ont chanté d'un goust trop souverain.
Vray est que l'estomach de cette nourriture
Se r'enforce bien tot et remet en nature
Quand il ressent en soi débilitation
Et ne peut subvenir à la digestion.*

Lagopus¹.

*Il y a des phaisans de l'une et l'autre sorte,
Mais le grand en grosseur le coq d'Inde rapporte,
Et vit parmi les bois plus hautement plantés,
Qui du séjour humain bien loin sont écartés.
Conteray-je les bains qui de cette contrée
Rendent la gent heureuse et la terre honorée ?
Car les mesmes effects que ja nous avons dit
Estre à ceux de Baignière icy sont en credit.
De peuple toutefois n'y a si grand' fréquence
L'horreur des monts sans pair y faisant resistance,
Lesquels de notre bien semblent estre jaloux,
Et par envie avoir conjuré contre nous.*

Le Phaisan

*Au premier rang je mets les bains chauds de Lueche
Auquel on peut aller en Esté par la breche
De ces Alpes qui sont du domaine Bernois
Lesquelles, un petit à main droite, tu vois.
Au-dessus de ce bourg est un val agréable,
Où de Nature on voit la puissance admirable.
Car, outre qu'il y a des chaleureux ruisseaux
Qui se viennent mêler avec les froides eaux,
L'Equinoxe arrivant, ces eaux froides tarissent,
Et jusques au Printemps dans la terre croupissent.
Mais les chaudes toujours sortent abondamment
Des fourneaux incognus du terrestre element,
Si que², de leur apport, des bains on pourroit faire
Jusqu'au nombre de cent, s'il estoit necessaire.
Or ces bains sont de ceux de Bade differens
Qu'en edifices beaux ne sont tant apparens,
Que leur onde est plus claire et que leur origine
N'enprunte ses effects d'une souffreuse mine,
Ains des metaux cachés confusement dessous
Ces rochers orgueilleux qui les rendent plus doux.
Et mesme, ont vertu de guerir la ratelle,
La goutte soulager, et chasser la gravelle :
Ils servent aux lepreux, r'affermissent les os,
Et les nerfs affaiblis qui ne donnent repos,
Guerisse la chassie, et vieilles cicatrices,
Bref ilz sont à nos corps ennemis de tous vices,
Fors aux femmes qui sont près de l'enfantement,
Et ceux qui sont saisis d'un chaud debauchement*

Bains de Lueche.

**Fontaines tarissantes
à l'Equinoxe d'automne**

**Vertu des bains chauds
de Lueche.**

¹ *Lagopus*, d'après Pline, oiseau des Alpes, probablement la gélinotte.

² *Si que*, à telle enseigne que, si bien que.

De Nature irritée, ou qui par secheresse,
 D'un ulcéré poulmon ressentent la detresse.
 — Du val montant le Rhone aux supremes dizains
 Il y a près de Brig encore d'autres bains,
 Sulphurez toutefois, egaux en excellence
 Aux premiers que j'ay dit, mais la magnificence
 N'y est aux bâtiments : et sont seulement trois,
 Dont chacun peut tenir quatre hommes quatre fois.
 Que si quelqu'un est chaud ou des reins ou du foye,
 A ses bains il ne doit se hasarder en proye.
 — Or Dieu voulant encor cet Alpestre terroir
 De plus favoriser, pour le faire valoir,
 Outre le fer et plomb, luy a baillé du marbre,
 Et parmi les sapins une maniere d'arbre
 Dict Meleze, ou Larix, arbre qui n'a pareil
 Entre ceux qu'ici bas regarde le soleil,
 (J'excepte toutefois du baume de Judée
 La divine liqueur quand elle n'est fardée).
 De cet arbre excellent tire le païsan
 Un profit merveilleux, s'il veut, par chacun an,
 Car ces extremitez en la saison nouvelle
 Servent contre la lèpre, et dedans sa moelle,
 Tout le temps de l'Esté se trouve une liqueur
 Dont on ne peut assez estimer la valeur ;
 Ayant mesme vertu que la Terebentine
 De qui sont les effects cognus en Medecine.
 Or cet arbre n'a point cecy tant seulement,
 Ains il produit encor un certain excrement
 De vertu noppareille, au champignon semblable,
 Qu'on appelle Agaric à tous maux secourable,
 Et principalement aux douleurs qui d'en haut
 Apportent à nos corps quelque mauvais defaut,
 Comme le mal caduc, rage, melancholie,
 Vertiginositez, jaunisse, frenaisie,
 Il purge l'estomach, et ta rate, et les reins,
 Le flegme et la colere, et les poulmons contraints
 D'une visqueuse humeur ; resoult les choses dures
 Qui par nœuds amassez nous gehennent les jointures.
 Il est aussi contraire aux oppilations²,
 Et du sang menstruel hait les corruptions
 Les faisant deloger soudain de la matrice,
 Bref, il est à tous maux un remede propice.
 C'est ainsi que le ciel, benin, s'est délecté
 A r'emplir de ses biens ce païs écarté
 Je ne veux point icy parler de mille plantes
 Qui succent de ces monts les vertus excellentes.

Mines, Marbre, Meleze
ou Larix.

Terebentine ou Bijon¹.

Agaric

¹ Bijon, benjoin.

² Oppilation, opilation, terme de médecine, obstruction.

Quiconque desireux sera de le sçavoir
 S'en aille sur les lieux les rechercher et voir.
 Il me plaît seulement retourner aux glaciers
 Et dire les effects de leurs basses fondrières,
 Car il y a de quoy grandement s'étonner
 A quiconque en voudra les causes ruminer,
 Et, curieux, songer comment il se peut faire
 Que de ce faux cristal l'eau soit si pure et claire
 Qu'il n'y ait au-dedans terre, pierre, ne bois,
 Nuage, n'autre ordure, ainsi que maintefois
 Dans noz glaces se void : comment (ô chose étrange)
 Peut une eau se glaçant imiter la vendange
 Qui chasse du tonneau toute ordure dehors
 Par le bouillonnement de son chaleureux corps ;
 Comment sept ans durant s'augmente cette glace,
 Et sept ans diminue en la terre plus basse ;
 Et comment ès hautz lieux elle se va poussant
 Par dessus tous les monts en poinctes se haussant.
 Mais ce ne sont icy les plus rares merveilles
 Dignes qu'on les raconte aux plus doctes aureilles,
 Car ès grandes chaleurs de la chaude saison,
 Ces glaces quelquefois rompans leur liaison,
 Font un tel muglement qu'il semble que la terre,
 Et chacun element qui de ses bras l'enserre,
 S'en voient¹ retournans à la confusion,
 De l'ancien chaos, et de la fraction,
 Se fait une ouverture horriblement profonde
 Capable de tenir tous les hommes du monde
 (Au moins en apparence), et lors, fait dangereux
 Se trouver ès endroits de ces gouffres si creux
 Comme aussi quand en est estroite l'ouverture,
 Et la nege au dessus luy sert de couverture.
 Car s'il advient qu'un homme, ou quelque autre animal,
 Sans prendre garde à soy, cheminant, tombe à val,
 Et soit receu dedans cette roche glacée,
 Que deux fois deux mille ans ont toujours amassée,
 C'en est fait pour jamais, nul ne se peut vanter
 De lui sauver la vie, ou secours apporter :
 La mortelle vapeur du profond de l'abyme
 Le devore soudain et renvoye à la cime,
 Chose qu'on ne croira, laquelle toutefois,
 De croire, suis forcé par la commune voix.
 Glaciers, qui vous a donné cette nature
 De ne pouvoir souffrir aucune pourriture ?
 Est-ce que vous avez quelque propriété

Glaciers.

Tel est le commun
rapport des Païsans.

En temps de nege, les
passagers se tiennent
l'un à l'autre attachez
par distance à une
longue corde, afin que
le premier tombant
soit retenu par le se-
cond.

Quelquefois l'ouvertu-
re n'est perpendicu-
laire, et se peuvent
accrocher ceux qui
tombent et estre sau-
vés s'il sont en com-
pagnie.

¹ Voise, aille. Il faut que je m'en voise, que je m'en aille ; qu'ils s'en voient, qu'ils s'en aillent. Cf. Villon dans la Ballade des Taverniers :

« Et voient drus aux Stygiens caveaux
Les taverniers qui brouillent notre vin ! »

Des flots purifiés de Neptune emprunté ?
 Ou qu'un air violent dedans cette fondrière
 Chasse un corps corrompu soudainement arriere ?
 Je demeure icy court. Mais passons plus avant,
 Et voyons du Vallais le país ensuivant.
 Au dessous de Sion, à demie journée,
 Est des Octodurois la citée ruinée,
 Martenac aujourd'hui, qui de vieux monumens
 Garde jusques icy quelques enseignemens.
 Là d'un mont traversant se borne la vallée,
 Et par là mesne aussi sur la Gaule, affollée
 Par le premier Cesar. Car ès angles qui font
 Les cornes de ce val sont deux pas, l'un du mont
 Appellé Sainct-Bernard, qui le Piémont voisine,
 Où souverainement le Vallaisan domine.
 En l'autre angle est le pas pour ès Gaule entrer
 Entre les hauts rochers, où l'on voit penetrer
 Le Rhone dans l'humide campagne
 Du grand lac Genevois. Là, près d'une montagne
 En un passage estroit, est le lieu renommé
 Où le Thébain soldat pour Christ fut decimé
 A ce l'encourageant le vertueux Maurice
 Pour ne point se souiller au Payen sacrifice.
 Le tyran toutefois de cette occision
 Non content, mit à mort toute la legion.
 En memoire dequoy Sainct-Maurice s'appelle
 Et l'Eglise et le lieu où chose si cruelle
 Fut commise pour lors, quand les Veragriens
 Obeissoient encor au vouloir des Payens.
 Or ces peuples icy jusqu'outre le rivage
 Où le Rhone se met dans le lac en ostage,
 Sont aujourd'hui sujets du país de Vallais
 Quoique partie d'eux fust jadis du Chablais.
 Mais quel vent m'a porté plus loin que ma visée
 A mon commencement je n'avois disposée !
 Comment vay-je si loin les Alpes traversant,
 Le motif principal de mon tableau laissant ?
 Si je n'eusse trouvé du Vallais l'ouverture
 A l'endroit où tu vois cette estroite encoignure,
 Je crois que la-dedans je fusse demeuré
 Vagabond çà et là comme un homme égaré.
 Mais puisque retourné je suis dedans la Suisse
 Loin je veux evité tout sujet qui me puisse
 De ce qui reste à voir sur ce plan destourner,
 Ou faire mon esprit ès Alpes pourmener.
 Je veux d'orenavant en suivant ma carrière
 Te conduire selon le cours de la riviere
 Qui cotoye ce mont. Et tout premierement
 Soleure se plaindra de mon egarement.

**Octodurum, dict au-
 jourd'hui Martenac ou
 Martigni.**

**Le Mont Saint Ber-
 nard.**

**Agaune, dict aujour-
 d'hui Sainct-Maurice
 où fut mise à mort la
 plupart de la legion
 Thebaine d'Egypte qui
 étoit de 6666 soldats
 chrestiens.**

**L'autre partie fut mar-
 tyrisée à Soleure et
 autres lieux où estoit
 son departement.**

**Jusqu'au pont de St-
 Gingoulf.**

**C'est le passage de
 Sainct-Maurice.**

LA SOURCE DU RHONE

Les anciens géographes ne parvenaient pas à se mettre d'accord sur la vraie source du Rhône. Pour les uns, le Rhône prend sa source au glacier même ; pour le plus grand nombre, la vraie source est constituée, non pas par le torrent qui sort du glacier, mais par des ruisselets venant des rochers voisins. Le ruisseau qui, à sa naissance, portait exclusivement le nom de Rhône, était formé de trois filets d'eau réunis, qui jaillissaient entre les roches du Saasberg, à quelque vingt toises du glacier. Ce modeste ruisseau allait lui-même se perdre dans le torrent sortant de la fameuse grotte de glace. Les cartes géographiques du temps indiquent également, comme source première du Rhône, les filets d'eau s'échappant de trois petits lacs de la région.

La source du Rhône au Saasberg trouve l'appui de Coxe et Ramond (1776), J. L. A. Reynier (1791), Robert, géographe de Louis XVI (1789). C'était l'opinion également des gens de la vallée ; la raison qu'ils en donnaient était que la température n'était pas la même pour ces différentes sources. Celles du Saasberg, mesurées par de Saussure, avaient 14°, tandis que le torrent sortant du glacier était plus froid.

Le géographe du roi s'efforce de convaincre que le Rhône ne peut pas avoir sa source au glacier, qu'il ne fait que le traverser, et qu'il vient d'environ une lieue et demie plus loin. « Nous avons indiqué, avec précision, écrit-il, le chevet de ce fleuve et le commencement de son cours ; ceux qui l'ont placé plus bas ont cru qu'en fixant le glacier pour sa source, on lui donnerait une origine et plus belle, et plus pittoresque. » Voilà qui est pertinent ! Faut-il rappeler que Victor Hugo, dans un poème des : *Feuilles d'automne*, qui porte en note, *dicté en présence du Glacier du Rhône*, situe ce même glacier dans la région de Chamonix !

Besson, dans son *Manuel* (1786), assure que les trois véritables sources du Rhône se trouvent à trois cents toises du glacier, à gauche, au pied du mont Saasberg, en avant du Grimsel. Il les a vues de ses propres yeux sourdre entre les rochers, se réunir ensuite pour composer un très petit ruisseau d'une eau parfaitement claire et limpide qui, quarante pas plus loin, va rejoindre les eaux abondantes, troubles et blanches qui sortent du glacier.

Il était difficile de mettre les géographes d'accord. Dans ses *Lettres sur la Suisse* (1781), l'abbé de la Borde s'efforce de trouver un terrain d'entente. Les opinions contradictoires se concilient, si l'on considère toutes ces eaux qui viennent de divers côtés comme un seul faisceau constituant le point de départ du Rhône. « Voilà, écrit-il, les véritables sources, puisque toutes ces eaux se mêlent et forment le ruisseau qui devient Rhône ; toutes sont ses sources, et il y en a sept ou huit au lieu de trois ». Ou d'une.

Nous ne savons quand a pris naissance cette controverse qui a fait couler en son temps pas mal d'encre. Elle ne paraît pas avoir existé au début du XVII^e siècle, lorsque Marc Lescarbot visitait ces lieux (1612). D'accord avec les habitants de la région, il considère comme la vraie source du Rhône le torrent « issant de dessous une montagne de glace », soit du glacier. Celui-ci était alors en croissance. Il était déjà en recul au temps de l'abbé de la Borde.

Lucien LATHION